

Préface

L'ouvrage de Jean François Thurloy, qui retrace la trajectoire et l'œuvre d'un personnage emblématique de l'histoire de la médecine et de la chirurgie, François Pourfour du Petit (1664-1741), représente d'abord un des rares textes qui lui soit dédié. L'apport médical et scientifique propre du savant est, cependant, loin d'être négligeable. L'auteur en souligne et en contextualise les différents aspects, principalement dans le domaine de la neurochirurgie (par exemple les blessures par contrecoup, c'est-à-dire les lésions traumatiques de contusion par effet indirect consécutives d'un choc en retour, question qui sera reprise avec les blessures de la tête de la Première Guerre mondiale), le domaine de la neurologie et de l'anatomie des nerfs (avec le croisement des fibres médullaires et l'origine du nerf intercostal), le domaine de l'anatomie, de la physiologie et de la pathologie du système nerveux sympathique (avec le syndrome de Pourfour du Petit), le domaine de l'anatomie cérébrale et de sa nomenclature et, enfin, le domaine de l'ophtalmologie qui est son apport le plus connu (anatomie de l'œil, abaissement de la cataracte).

En entrant pleinement dans la technicité des débats, le texte s'inscrit dans une granulation fine de l'histoire technique de la médecine, mais aussi dans un genre biographique à visée épistémologique, plus que microhistorique ou prosopographique. L'auteur contribue au renouveau actuel du genre biographique en histoire des sciences qui ne vise pas tant l'approfondissement du détail biographique pour lui-même que la mise en perspective générale de l'œuvre et de son apport épistémologique. S'il a le mérite de nous montrer un personnage incarnant l'histoire, l'ouvrage opère en effet une mise en contexte intellectuel plus large. Ainsi la seule ophtalmologie, qui justifierait déjà le choix de Pourfour du Petit, est dans la période moderne l'aboutissement d'une longue histoire de la vision commencée dès l'Antiquité. La science de la vision englobait alors l'œil, dont l'anatomie est encore mal connue à l'époque des Lumières, mais aussi ce qu'il y a au-delà de l'œil, le rayon lumineux et, en deçà, le nerf optique et la conduction nerveuse jusqu'au cerveau. C'est la rupture cartésienne qui va

définitivement séparer de l'antique science de la vision l'optique géométrique, le sujet voyant et la vision tombant alors aux mains du physiologiste et du médecin. Du point de vue de l'histoire des sciences, Pourfour du Petit se situe à un moment tout à fait stratégique. Du point de vue philosophique, l'intérêt pour les organes des sens est, bien sûr, considérable pour l'empirisme du XVIII^e siècle, et l'opération de la cataracte est liée au fameux problème de Molyneux qui est, comme on le sait, autant une question physiologique qu'un dilemme philosophique.

Au-delà même de la médecine, un des intérêts majeurs que l'on trouve à la lecture d'un tel travail est la réflexion qu'il suscite sur l'histoire de l'expérimentation sur le vivant en général et la nécessité d'aller contre quelques idées reçues sur la médecine de l'époque moderne qui représenterait une période relativement pauvre de son histoire comparée à celle, éblouissante, de la Renaissance ou du XIX^e siècle.

Car, comme l'auteur le montre bien, Pourfour du Petit expérimente, et son travail représente bien une des prémices, un des commencements de la physiologie expérimentale. Il est en effet désormais clair que l'expérience n'est pas l'apanage de la physiologie du XIX^e siècle. Il y a, à l'époque moderne, des dizaines d'expériences : celles de William Harvey bien sûr, mais aussi celles de Jean Pecquet, Reinier de Graaf, Pierre Dionis, Albrecht von Haller, Alexander Monro, John Hunter... sans compter bien sûr celles de Pourfour du Petit. Le point commun de toutes ces expériences est qu'elles cherchent déjà à tester des hypothèses concernant la structure, les connexions, les propriétés et l'utilité des parties du corps humain, le trajet des vaisseaux et des fluides, le contenu des sacs, des glandes, la place et le rôle de muscles particuliers, la présence ou l'absence d'éléments particuliers au cours de la santé et de la maladie, les étapes naturelles de la guérison des parties endommagées, la nature et la différence des parties composant les organes, les irritations variables auxquelles sont sensibles les organes selon leur nature, l'action des drogues et poisons, bref à comprendre un fonctionnement physiologique.

Si la physiologie expérimentale est bien par là la source incontestable du renouveau médical du XVIII^e siècle, elle reste cependant encore le prolongement d'une discipline reine : l'anatomie. C'est l'anatomie, avec ses différentes déclinaisons, qui est encore considérée comme le discours principal sur le vivant normal et pathologique. C'est du moins ce que clament les anatomistes du XVIII^e siècle, à la différence de physiologistes comme Claude Bernard qui prétendront plus tard que l'anatomie n'était qu'un premier pas vers la physiologie. Entre le XVIII^e siècle et le XIX^e siècle, il y a comme une inversion progressive des rapports de dominance entre anatomie et physiologie. Au XVIII^e siècle, l'anatomie est encore considérée comme seule en charge de la fabrication des faits, mais son horizon s'élargit. Dans les différents domaines qu'elle explore, celui de la physiologie (économie animale), celui de l'histoire naturelle, fondée

sur l'anatomie comparée, celui de la médecine, fondée sur l'anatomopathologie ou « anatomie morbide » selon Matthew Baillie (1793), il s'agit de comprendre un processus vital ou morbide. L'anatomie acquiert, de ce fait, un statut prestigieux de science d'exploration, voire de science expérimentale, à laquelle des savoirs pratiques (savoir collecter, explorer, préserver, représenter les corps) et théoriques (médecine, physiologie) sont subordonnés.

D'un point de vue épistémologique, cette nouvelle anatomie du XVIII^e siècle est dans une sorte d'entre-deux, entre la vieille anatomie renaissante et la physiologie du XIX^e siècle tout orientée vers la recherche causale. Le discours physiologique y est construit essentiellement par le raisonnement à partir des résultats de ses manipulations propres, à partir des données de la vieille anatomie mises en images, mais aussi des concepts de la mécanique. C'est en ce sens aussi que l'on peut parler avec l'auteur de renouveau médical. Haller la qualifie « d'anatomie animée ». De même l'Académie des Sciences distingue alors deux anatomies : l'une matérielle qui découvre les structures et les mouvements des parties, l'autre spirituelle qui découvre les usages et les desseins de cette structure, l'une devant éclairer l'autre (1724). Winslow distingue l'anatomie des parties solides et celle des parties fluides, celle-ci relevant de la physiologie ou de l'économie animale, etc. Dans tous les cas, c'est l'anatomie qui reste épistémologiquement première. Il est clair à cet égard que l'on est à la fin du XVIII^e siècle dans une période de transition exprimée par les termes « d'anatomie physiologique » et de « physiologie anatomique » rencontrés chez Malacarne ou Portal.

Sans être donc un « précurseur » de la physiologie telle que nous la connaissons, Pourfour du Petit commence une authentique physiologie expérimentale. Cette physiologie est déjà quantitative avec ses tableaux de données. Les images anatomiques, annotées ou non, nourrissent une rhétorique de la preuve en miroir des faits anatomiques observables. L'image ne fait pas que se substituer à l'objet et à la donnée d'observation manquante, elle a valeur de preuve. Les manipulations corporelles (opacification des vaisseaux par exemple) ainsi que l'usage d'une instrumentation très bien décrits évoquent aussi la science expérimentale du XIX^e siècle. L'anatomie veut aussi rester fidèlement empirique et descriptive, comme on le voit aussi chez Pourfour du Petit, et indépendante des systèmes philosophiques. Beaucoup, à son époque, s'élèveront comme Haller contre les prétentions d'une physiologie trop raisonnée ou théorisant sur les causes. Le XVIII^e siècle multipliera les critiques de ce genre : Govard Bidloo, Joseph Lieutaud, William Hunter, William Cruikshank. Ce qui se veut premier surtout, ce sont les « preuves » anatomiques invoquées. Même si les discussions sont, de manière inextricable, à la fois descriptives et pratiques (c'est-à-dire anatomiques) et théoriques (c'est-à-dire physiologiques et même métaphysiques), c'est toujours la donnée ou l'image qui se veut la preuve déterminante. En cela aussi,

cette physiologie ressemble à celle du XIX^e siècle. Cependant, c'est l'interprétation de l'invisible, plus que les faits observés, qui divise déjà ces auteurs. C'est une anatomie qui se veut descriptive, certes, mais qui ambitionne d'être aussi interprétative, même si l'on n'est pas encore dans la recherche systématique de causes efficientes comme au XIX^e siècle. Cette ambition interprétative est aussi sa limite, celle de la prétention à une interprétation qui serait objective et définitive, tout à fait détachée des postulats théoriques, et franchissant avec succès les difficultés propres à l'observation empirique. C'est cette limite, déjà reconnue par les auteurs à l'époque, qui lui vaudra les critiques de la physiologie expérimentale au XIX^e siècle : l'observation cherche à convaincre, mais la preuve par les faits qu'elle est censée apporter n'est pas toujours suffisante. Il faut expérimenter avec méthode comme nous l'expliquera Claude Bernard.

Il y a, sous-jacente au livre, toute la question importante de la rupture et de la continuité de la science anatomique et de la nature du bouleversement épistémologique qu'elle subit. L'approche comparatiste nous indique que le hiatus entre le XVIII^e et le XIX^e siècle n'est peut-être finalement pas si important qu'on a voulu le dire, ce qui conduit à relativiser l'idée du retournement épistémologique. C'est en grande partie la vertu du livre de Jean François Thurloy, tiré d'un travail de doctorat, de montrer la précocité troublante de l'esprit expérimental, longtemps moins admise dans les sciences du vivant qu'en physique ou en chimie. En réhabilitant l'expérimentation du XVIII^e siècle, suivant le fil du travail de Pourfour du Petit, le livre correspond à un mouvement historiographique général de réévaluation des sciences du vivant à l'époque des Lumières. C'est également dans cet esprit que l'on assiste depuis quelques années à un réexamen des thèses vitalistes du XVIII^e siècle longtemps décriées par l'histoire positiviste. Jean François Thurloy est de ceux qui nous invitent avec passion à une autre lecture de la médecine des Lumières.

Jean-Claude DUPONT
Professeur des Universités, département de philosophie
Université de Picardie Jules Verne
CHSSC – Centre d'Histoire des sociétés, des sciences et des conflits

Introduction

Dans son ouvrage consacré à l'histoire des médecins, Stanis Perez (Perez 2015) affirme, entre autres, que l'histoire des systèmes médicaux est très bien connue, mais qu'en revanche l'histoire des médecins, ceux qui en font l'histoire, est quasiment passée sous silence. Retracer la philosophie médicale d'un homme, c'est comprendre les modèles médicaux sur lesquels il s'appuie. Si l'on évoque les noms d'Hippocrate, de Galien, de Vésale, d'Ambroise Paré, leurs apports à l'histoire de la médecine sont indéniables. En revanche, si l'on parle de François Pourfour du Petit, force est de constater que ce dernier ne sera reconnu que par quelques spécialistes qui s'intéressent à l'histoire du cerveau ou de l'ophtalmologie. Comme le souligne Florence Angélique-Talbot dans sa thèse (Talbot 2001) si l'on demande à un médecin ou à un ophtalmologue qui est François Pourfour du Petit, peut-être pourra-t-il expliquer les symptômes du syndrome de Pourfour du Petit. Mais qu'en est-il de son œuvre ? François Pourfour du Petit est un homme aux multiples compétences. À la fois médecin, chirurgien, chimiste, ophtalmologue, botaniste, il a livré à la littérature médicale un certain nombre d'écrits. Parfois exégète, fin connaisseur de la littérature médicale, il porte sans cesse un regard critique sur l'histoire de la médecine en y incluant ses propres travaux. Comme tout académicien, François Pourfour du Petit possède un dossier biographique retraçant son œuvre, son parcours à l'Académie des Sciences. À la consultation de ce dossier, force est de constater qu'il est très peu fourni. Il comporte : une lettre non publiée de François Pourfour du Petit sur le fruit du moschastellina¹, une biographie manuscrite qui retrace les dates essentielles de sa vie et qui reprend en partie son éloge funèbre prononcé par Dortus de Mairan à l'Académie en 1741. Le résumé de son œuvre fait mention des *Trois lettres d'un médecin des hôpitaux du roi* ; de la *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte*, Paris 1727 ; des *Lettres contenant des réflexions sur les découvertes faites sur les yeux*, Paris 1732. Il nous

1. Lettre de la collection « Adrien de Jussieu », don en 1935 de Ramond Gontaud, datée du 1^{er} mars 1703. Lettre de 4 pages *recto verso*.

dévoile également une polémique concernant la nouvelle méthode d'opération avec Antoine Ferrein, qui revendique la primauté de l'opération qu'il aurait soutenue dans l'une de ses thèses à la faculté de Montpellier. Une biographie qui est également une amorce de la biographie d'Étienne (1717-1785), docteur de la faculté de médecine de Paris en 1746. Des références encyclopédiques issues du *Dictionnaire historique de la médecine* de Nicolas François Joseph Eloy (Eloy 1773, vol. III, p. 520-521). Un article de *Chanteclair*², des notes biographiques et historiques sur nos illustrations, où il est fait mention du Portrait de du Petit ; l'article « Pourfour du Petit » du dictionnaire Dechambre et des renseignements iconographiques : il s'agit du portrait de J.-B. Restout³.

De même, la notice d'autorité de la Bibliothèque Nationale de France, ne fait état que de ses lettres :

– *Lettres d'un médecin des hôpitaux du Roy à un autre médecin de ses amis. La première lettre contient un nouveau système du cerveau. La seconde lettre contient une dissertation sur le sentiment et plusieurs expériences de chimie contraires au système des acides et des alkalis. La troisième lettre contient une critique sur les trois espèces de « Chryso splenium » des Instituts de M. Tournefort, trois nouveaux genres de plantes et quelques nouvelles espèces* (Pourfour du Petit 1710) ;

– *Lettre de M. Petit contenant des réflexions sur ce que M. Hecquet... a fait imprimer touchant les maladies des yeux dans son Traité des amers et dans celui de la digestion et des maladies de l'estomac* (Pourfour du Petit 1729a) ;

– *Lettre de M. Petit, docteur en médecine, de l'Académie royale des sciences dans laquelle il démontre que le cristallin est fort près de l'uvée, et rapporte de nouvelles preuves qui concernent l'opération de la cataracte* (Pourfour du Petit 1729b) ;

– *Lettre de M. Petit, docteur en médecine, de l'Académie royale des sciences : contenant des réflexions sur des découvertes faites sur les yeux* (Pourfour du Petit 1732) ;

– *Observation sur la formation & sur la fabrication du salpêtre* (Pourfour du Petit 1729c).

Le constat est le même quant à la bibliothèque numérique Medic@ de l'université parisienne René Descartes qui ne fait mention que de deux lettres : celle de 1710, l'autre de 1732. En revanche, elle accorde une large place à la bibliographie d'Étienne Pourfour du Petit dit Stéphane, le fils de Petit le médecin, doyen de la

2. 1927, p. 351, 355.

3. Portant mention : envoyé du musée de Versailles en dépôt à la faculté de médecine de Paris, en 1903. Renseignements communiqués en mars 1934 par Gaston Brière, conservateur du musée de Versailles.

faculté de médecine de Paris de 1786 à 1787, et présente sa thèse cardinale⁴ et ses trois thèses quodlibétaires⁵ ainsi que les thèses dont il a été président⁶. De même, les billets d'invitation à la soutenance des thèses sont également référencés⁷. Ce manque de référencement montre toute la complexité de travailler sur l'œuvre de ce médecin.

La fin du XX^e et le début du XXI^e siècle connaissent un regain d'intérêt pour Pourfour du Petit. Un certain nombre de travaux paraissent dans la littérature médicale, comme la thèse de médecine de Florence Angélique-Talbot, « Le syndrome de Pourfour du Petit », les articles de Lawrence Kruger, « Pourfour du Petit (1664-1741) » (Kruger 1963), de Jean Gaël Barbara, « Mais qui est Pourfour du Petit ? » (Barbara 2006), de Best. A.E., « Pourfour du Petit's experiments on the sympathetic nerve » (Best 1969), Charman W.N., « François Pourfour du Petit (1664-1741) : pioneer in ocular biometry » (Charman 2016). Si la plupart des travaux se centrent sur ses apports en ophtalmologie, J.G. Barbara tente une approche plus globale, mais cela reste très succinct. Une très large partie de cette littérature est consacrée au syndrome de Pourfour du Petit⁸. Le XIX^e siècle cite souvent ce médecin dans les traités d'anatomie et de physiologie, de névrologie et de chirurgie, le mettent en avant Charles Daremberg, Ollivier d'Angers (Ollivier 1825) membre de l'Académie de médecine, Pierre Flourens, Claude Bernard. De même, la seconde moitié du XVIII^e siècle y fera référence. Albrecht von Haller, dans le *Supplément de l'Encyclopédie*, article « Physiologie », publié en 1751, mentionne ses travaux. Le chevalier de Jancourt, qui a rédigé les articles

4. *An inter edendum Ostrea, Meri potus ?* 1745, cote ms 2330, n° 24.

5. *An quò accuratior Masticatio, eò perfectior digestio ?* 1745, cote ms 2330, n° 6, *An senescentibus Oculi inflammationibus, conjunctivae scarificatio ?* 1746, cote ms 2330, n° 82. *An pluribus, quàm quolibet organum, obnoxius morbis, Oculus ?* 1746, cote ms 2330, n° 67.

6. Villiers, Jacques François, *An senescentibus Oculi inflammationibus, conjunctivae scarificatio ?*, thèse de médecine quodlibétaire, 1772, cote ms 2336, n° 130 ; Roussin de Montabourg, Jean Armand, *An febribus malignis alexipharmaca.*, thèse de médecine quodlibétaire, 1760, cote ms 2334, n° 81 ; Roussilles de Chamseru, Jean François Jacques, *An lux salubrior à Sole*, thèse de médecine cardinale, 1771, cote : ms 2336, n° 98 ; Geoffroy Stéphane Louis, *An pro diversis a conceptu temporibus, varia nutritionis Foetus via ?*, thèse de médecine quodlibétaire, 1746, cote ms 2331, n° 3.

7. *An necessaria Respiratio // Deglutitioni ? – Foecum egestioni ?* billet d'invitation à la soutenance de thèse de médecine pastillaire, 1746 cote ms 2331, n° 21 ; *An Manui Chirurgicae // Suus sufficiat oculus ? – Necessarium sit Medici consilium ?* billet d'invitation à la soutenance de thèse de médecine doctorale, 1746 cote ms 2330, n° 94 ; *An Mos, qui multos apud nostrates jam invalvit, suprimendae omninò Coenae, faveat // Satis Ventriculo ? – Nimis Gulae ?* billet d'invitation à la soutenance de thèse de médecine vespérale, 1746, cote ms 2330, n° 93.

8. En consultant la base de données de l'US National Library of medicine (PubMed), environ 25 articles sur le sujet sont publiés dans diverses revues étrangères entre 1999 et 2017.

liés à l'organe visuel dans *l'Encyclopédie*, y fait référence notamment dans l'article Cristallin. Même si on le rencontre dans la littérature médicale, Pourfour du Petit reste une énigme et l'on a vraiment des difficultés à circonscrire sa pensée, même si les principaux dictionnaires et encyclopédies médicaux du XIX^e siècle ont leur entrée à François Petit (dit Pourfour du Petit). Ces biographies reprennent pour partie l'éloge que prononce Dortus de Mairan, secrétaire perpétuel de l'Académie, lors de l'oraison funèbre de ce dernier en 1741 (Mairan 1741). Antoine Portal, académicien, dans son *Histoire de l'anatomie* reprend la même origine. C'est le recoupement de diverses sources datant aussi bien du XVIII^e, du XIX^e que du XX^e siècle qui nous a permis de donner une vue générale de son parcours avec toute la prudence nécessaire.

L'œuvre médicale de Pourfour du Petit mêle aussi bien mémoires de chimie, de chirurgie, de physiologie, d'histoire naturelle. L'entrée dans son œuvre est parfois complexe tant les références sont nombreuses. Entamer la lecture de l'œuvre de Pourfour du Petit c'est, quelque part, retracer l'histoire de la médecine, car chaque écrit, chaque analyse sont replacés dans un contexte. Il réalise un état des lieux des connaissances pour se rendre compte de ce qui a été fait et de ce qui reste à faire. Face à la profusion d'écrits⁹, de thématiques, une question méthodologique s'est posée. Comment aborder l'œuvre ? Faut-il réaliser une analyse exhaustive, chronologique ? Faire une analyse strictement chronologique nous aurait obligé à naviguer entre les concepts sans offrir pour autant une réelle visibilité. Faire une analyse exhaustive de l'ensemble de l'œuvre aurait été chronophage. Le choix du plan conceptuel nous a paru le plus approprié en recherchant ses travaux originaux. L'écueil de ce type de plan est qu'il s'affranchit des limites chronologiques et il peut, dans certains cas, amener de la confusion. Ce choix a permis de mettre en exergue deux principaux champs de recherche : d'une part l'anatomie cérébrale même si elle n'est constituée que d'un mémoire (1727) et d'une lettre (1710). Ces deux écrits à eux seuls, même s'ils traitent de sujets différents, apportent un éclairage nouveau sur certaines fonctions cérébrales et la lecture qu'en feront ses successeurs lui donne une place particulière dans l'histoire de la médecine. D'autre part l'ophtalmologie, mais d'autres thématiques sont également abordées. La méconnaissance de son œuvre a eu pour résultat que la plupart des auteurs qui ont écrit à son propos n'ont fait que se reprendre les uns les autres en amenant quelquefois des contrevérités et sans réellement produire une analyse approfondie de son œuvre que seul un retour à la littérature primaire permet d'en dégager la cohérence. Nous avons non seulement étudié une partie de sa production, mais nous avons également replacé cette dernière dans un mouvement historiographique général. En effet, si l'on veut comprendre une philosophie médicale, il est nécessaire, pensons-nous, de la situer dans un cadre socio-institutionnel ce qui permet de comprendre les méthodes utilisées. Pierre Vignais, dans son ouvrage *Science*

9. Le terme « écrits » regroupe les lettres et les mémoires.

expérimentale et connaissance du vivant, met avant que les différentes crises sociopolitiques, l'avènement des sociétés savantes, influencent grandement les pratiques. S'interrogeant sur le concept de médecine expérimentale et citant une thèse de 1735 de M.P. Deisch Georges Canguilhem conclut sa réflexion : « Voilà un texte plein de sens. Son auteur n'a pas de nom dans l'histoire de la biologie, ce qui semble indiquer qu'avec un peu plus d'érudition nous trouverons d'autres textes du même genre au XVIII^e siècle » (Canguilhem 2015, p. 22). L'auteur cherchait à identifier le rôle de la rate et pratiquait l'extraction de cette dernière afin d'en déduire les effets. Dans un autre commentaire, Canguilhem mettait en avant que l'auteur « met en continuité l'expérimentation aux fins de vérification théorique et des techniques pratiques » (Canguilhem 2015, p. 22). Il fait reposer l'enseignement expérimental sur la comparaison établie entre l'animal témoin et l'animal préparé.

Rompu aux sciences expérimentales, Pourfour du Petit est un homme de son siècle avec toute la complexité que cela représente. L'objectif ne visait pas nécessairement l'exhaustivité, mais plutôt de mettre en lumière ce médecin qui a largement fait progresser la physiologie du début du XVIII^e siècle. La question qu'il serait tout à fait légitime de se poser est : qu'est-ce que la physiologie ? Étymologiquement, c'est ce qui étudie la « phûsis » et ses relations. La physiologie est l'étude des phénomènes vitaux du corps et en ce sens elle se différencie de l'anatomie tout en étant une sous discipline. François Pourfour du Petit est-il anatomiste ? Physiologiste ? Tout en voulant apporter une approche innovante, il n'en reste pas moins un homme de son siècle et son anatomie avant d'être physiologique est descriptive. Ce qui, pensons-nous, fait la complexité de cet homme, c'est qu'il est en suspension, tantôt du côté de la physiologie, tantôt du côté de l'anatomie.

Les travaux en physiologie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle sont assez connus, notamment par les travaux d'Albrecht von Haller (Haller 1769) qui dans ses *Éléments de physiologie* amène une première codification des recherches physiologiques. Avec Haller, la physiologie devient l'étude des phénomènes vitaux. Ainsi celui qui entreprend de rédiger une physiologie entreprend d'exposer les mouvements internes du corps animal. Comme les mouvements du corps suivent les mêmes lois que la physique, la mécanique, l'hydrostatique, l'hydraulique, ses mouvements sont appréhendables à partir du moment où les lois physiques sont connues. Dans les études physiologiques, le physiologiste, pour être au plus près des réalités anatomiques, procède par méthode. Il a recours à l'anatomie comparée, aux recherches anatomopathologiques et aux investigations microscopiques. Cela étant posé, l'origine de la physiologie ne se trouve pas dans la mort, mais dans le vivant, par le biais de la vivisection, d'où l'expression d'anatomie animée sous-entendant que la physiologie donne vie à l'anatomie. Mais la physiologie de la première partie du XVIII^e siècle est très peu connue. Peut-être est-elle encore trop descriptive, comme nous l'avons

évoqué ci-dessus, pour constituer un champ de recherche bien défini ? Même si le constat peut être légitime, il n'en demeure pas moins que ce sont un certain nombre de pratiques qui vont dans le sens d'une certaine rationalisation des pratiques. Il ne s'agit pas ici de faire le procès des époques antérieures, car le concept de rationalisation peut être propre à chaque époque. Comme le souligne Philippe Fontaine :

« La conception grecque de la science fut d'abord "désintéressée", dans la mesure où elle n'était nullement conçue comme un instrument susceptible de nous rendre maîtres de la nature et de nous l'approprier [...], elle ne se proposait pas de dominer, mais cherchait essentiellement à comprendre. » (Fontaine 2008, p. 13)

Allant dans le même sens, Danielle Gourevitch et Christine Bonnot-Cadillac, dans un texte sur l'expérimentation chez Galien (Gourevitch *et al.* 2013), mettent en avant que l'expérimentation peut avoir un rôle pédagogique dans la mesure où les dissections servent à montrer un fonctionnement de l'économie animale. Galien dissèque avant tout pour vérifier ou découvrir quelque chose relatif au corps humain (Gourevitch *et al.* 2013, p. 312).

Le terme d'expérience n'est pas sans poser certains problèmes.

« La polysémie du terme expérience rend compte de la difficulté de disserter sur le rôle de celle-ci dans la démarche scientifique moderne [...]. L'ambivalence porte sur la notion de ressentir ou d'éprouver et sur la notion d'essayer. Il est ainsi question de subjectif, d'empirique et de qualitatif ou d'objectif, de logique et de quantitatif. » (Carret *et al.* p. 10)

Les historiens de la médecine s'accordent sur un point à savoir que ce siècle est assez pauvre en découvertes anatomiques et qu'il a été émaillé de nombreuses querelles philosophico-médicales. Renato Mazzolini (Mazzolini 1997) met en avant, et à juste titre pensons-nous, que la médecine de la première moitié du XVIII^e siècle est émaillée de nombreuses disputes comme celles entre les tenants d'une médecine traditionnelle et les modernes. Les premiers préfèrent se rattacher à des pratiques éprouvées au cours des siècles et ils reprochent aux seconds le manque d'efficacité thérapeutique. De même, l'accusation porte sur les fondements de l'enseignement médical. Ce dernier serait fondé sur l'incertitude. Même si le constat est légitime, il n'en demeure pas moins que se joue, dans ce début du XVIII^e siècle, une évolution des pratiques médicales amorcée le siècle précédent.

« Les médecins du XVIII^e siècle s'occupent non seulement du passé, mais aussi de l'avenir. Persuadés que leur savoir est incomplet et que

l'intelligence humaine est limitée, ils mettent de l'ordre avec des méthodes qu'ils possèdent, dans ce qu'ils considéraient comme acquis tout en restant ouverts face à un avenir censé accroître les connaissances et de fournir des explications de plus en plus probables. » (Mazzolini 1997, p. 96)

Tel est l'optimisme caractéristique de ce siècle : la conviction d'être un maillon de l'esprit humain tendu vers une inévitable amélioration. Cette médecine doit s'affranchir de divers obstacles pour tenter de se constituer en tant que physiologie positive.

Là encore, on a du mal à situer Petit le médecin, car, nulle part dans son œuvre, il ne sera jamais fait mention des débats qui agitent la sphère médicale des premières décades des Lumières. Les quelques lettres qu'il a pu écrire, comme celle de 1729, à l'encontre de Philippe Hecquet, prennent appui sur des données physiologiques et non sur des suppositions métaphysiques. Ses arguments sont purement anatomiques. Retracer le parcours de Pourfour du Petit a présenté certaines difficultés eu égard aux sources primaires disponibles.

Le choix biographique s'est imposé à nous, car d'une part c'est un auteur très peu connu et ce fut l'occasion de donner des repères chronologiques afin de le situer dans un contexte général. Nous sommes persuadé que le contexte influence nécessairement l'homme et ses pratiques. Une fois le contexte posé, on peut plus facilement entrer dans l'œuvre et mettre en avant ses spécificités. L'objectif n'est pas de faire de Pourfour du Petit le précurseur de quoi que ce soit, mais de mettre en avant la démarche d'un homme. Dès lors, il convient de s'interroger sur la place de Pourfour du Petit dans le paysage médical de son siècle ? Gaël Barbara affirmait que l'on ne pouvait le considérer comme un médecin ayant marqué son siècle, mais, au regard de ses apports à l'histoire de la médecine, ne pourrions-nous pas ou ne devrions-nous pas nuancer ces propos ? Comme le souligne Vicq d'Azyr dans ses œuvres anatomiques, il est regrettable que Pourfour du Petit ne soit resté qu'au stade de plan, car ses descriptions sont remarquables. « L'extrême brièveté est sans doute la cause pour laquelle les anatomistes, qui ont écrit après, n'ont point profité de ses travaux. » (Vicq d'Azyr 1805, p. 205) Dès lors, il convient de s'interroger sur la portée des travaux de Pourfour du Petit dans le paysage médical du XIX^e siècle. En quoi se différencie-t-il de ses prédécesseurs ? Quelle est la place novatrice que certains auteurs attribuent à François Pourfour du Petit dans le paysage médical du XVIII^e siècle ? Cet ensemble de questions constituera notre trame générale.

Au travers de divers chapitres, nous tenterons de mettre en avant la construction de la philosophie médicale de François Pourfour du Petit. Quel est son parcours ? Quelles sont ses influences ? Puis nous nous interrogerons sur ses travaux au sein de

l'Académie des Sciences parisienne. Un chapitre sera consacré à l'anatomie cérébrale telle qu'elle est vue chez certains anatomistes de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle afin de répondre à la question : Petit le médecin amène-t-il réellement un nouveau système du cerveau comme l'affirme son correspondant ? La deuxième lettre comporte un plan très circonstancié du traité du cerveau qu'il souhaite publier. Mais force est de constater que ce traité ne vit jamais le jour. Nous mettrons également en avant ses apports à l'histoire de l'ophtalmologie ainsi que sa réflexion sur l'art chirurgical, notamment son intérêt pour la ligature artérielle. Enfin nous nous attarderons sur la réception des travaux de Pourfour du Petit au cours du XIX^e siècle, notamment avec les travaux sur la chaîne sympathique cervicale.